

J'ai dû louper un épisode...

les interviews de Pascale Fourier

François Flahault,

philosophe, auteur de Le Paradoxe de Robinson, et Où est passé le bien commun?,
Editions Mille et Une Nuits

Interview du 16 Mars 2012

Thème: Libéralisme !

Partie 2/2

Penser et préserver le biotope humain

Pascale Fourier :

Vous vous souvenez de l'épisode précédent? Nous en étions arrivés à la conclusion que la pensée politique, y compris marxiste, s'appuie sur une conception erronée des choses, qui, supposant que l'Homme préexiste à la société, ce qui est faux, fait de l'économie le soubassement de la vie sociale. Nous en étions là quand j'ai fait l'intervention la plus désespérément candide de ma carrière d'intervieweuse...

Pascale Fourier :

Ce n'est pas que ça la vie.... Ce n'est pas « que » l'économie. En plus de ça, le système tel qu'il nous est proposé actuellement, qui privilégie un certain nombre de personnes, ne fonctionne pas.

François Flahault :

En fait, il y a deux aspects. J'ai mis longtemps à comprendre qu'il fallait bien

distinguer deux problèmes. D'une part, il y a le problème de l'injustice sociale. C'est un le jeu à somme nulle: s'il y en a un qui gagne, c'est qu'il y en a d'autres qui perdent... et c'est un problème. Mais l'autre problème, c'est celui de savoir si les activités économiques sont vraiment l'alpha et l'oméga de la vie sociale. Ce sont deux questions différentes.

L'économie n'est pas l'alpha et l'oméga de la vie sociale...

L'économie n'est pas l'alpha et l'oméga de la vie sociale. Ce qu'il y a de trompeur dans la pensée économique, c'est qu'elle se justifie en disant : «Il faut bien fabriquer des biens qui répondent aux besoins des gens ». Elle se présente comme ayant ce rôle, mais en réalité, elle a un rôle beaucoup plus vaste que celui-là, mais qu'elle assume sans en avoir conscience peut-être, qui est un rôle culturel, c'est-à-dire un rôle où chacun trouve une existence sociale dans le fait d'avoir sa place : avoir un job et avoir sa place comme consommateur, entretenir son sentiment d'exister en achetant ceci, ou cela, etc. Et évidemment, la publicité, le

marketing, focalisent l'intérêt des gens sur les biens marchands.

Biens marchands et biens communs

Or, dans une société, il existe des biens marchands, mais il existe d'autres biens que les biens marchands. Et dans le livre que j'ai consacré au bien commun, j'ai essayé de souligner l'importance de ce que j'appelle « les biens communs », c'est-à-dire des biens qui ne sont pas des biens marchands. Ce ne sont pas des biens qu'on peut acheter et vendre. On peut acheter et vendre, par exemple, un DVD, un compact disc, on peut vendre le support de la musique, ou d'un film. Mais l'œuvre elle-même ? L'œuvre elle-même n'est pas un bien marchand. On peut prendre un autre exemple : on peut vendre de la viande, des légumes, etc., mais la recette, c'est l'art de la cuisine, n'est pas un bien marchand.

Quand vous commencez à vous poser ce genre de questions, vous voyez qu'en fait il y a d'innombrables biens qui ne sont pas des biens marchands, et qui sont pourtant extrêmement importants dans notre vie. Ces biens, pourquoi n'y fait-on pas attention ? On n'y fait pas attention parce que comme ce ne sont pas des biens marchands, ce ne sont pas des biens par lesquels on peut acquérir du prestige. Ou en tout cas, c'est beaucoup plus éclatant d'obtenir du prestige par des biens marchands que par des biens non marchands : si vous roulez dans une voiture de luxe, tout le monde le voit... Mais si vous aimez jouer de la musique ? Vous pouvez, à la limite, faire un peu le malin en disant : « Moi je suis très cultivé... », mais enfin, c'est quand même moins brillant, moins évident que le prestige qu'on acquiert par des biens marchands.

Par définition, les biens communs sont des biens dont tout le monde peut profiter. Par exemple, la confiance, le niveau de confiance dans une société, c'est fondamental. Le niveau de confiance dans une société est un bien commun, c'est-à-dire que s'il y a un niveau de confiance élevé dans une société, tout le monde en profite, tout le monde en reçoit un bien-être considérable, et si le niveau de confiance se dégrade, les gens sont sur la défensive, se

méfient les uns des autres, et donc leur niveau de bien-être diminue considérablement. La confiance est en rapport aussi avec les institutions. Les institutions sont des biens communs, l'État lui-même est un bien commun, etc.

En fait, dès que vous commencez à explorer ça, vous vous rendez compte qu'il y a tout un éventail de biens communs : certains qui sont des biens communs matériels, comme l'éclairage public, la voirie, etc., et d'autres qui sont des biens communs immatériels, comme les institutions, la musique, la littérature, etc. , ce qu'une génération transmet à la suivante, les manières d'être, les manières de se comporter... Dans la mesure où les adultes d'une génération peuvent transmettre tout ça à la génération suivante, ils aident la génération suivante à vivre. Quand ils ne sont pas en mesure de le transmettre parce qu'eux-mêmes ils sont plus ou moins naufragés, la génération suivante en pâtit. On ne peut pas faire l'inventaire des biens collectifs, c'est trop varié, ils sont trop nombreux.

Mais quand on commence à réfléchir à ça, on se dit : « Mais, comment ça se fait que quand on pense aux biens, on pense immédiatement aux biens marchands ? ». C'est seulement une catégorie, les biens marchands ! C'est une partie des biens que produit, d'une manière générale, une société. Mais cette partie a tendance à se faire valoir comme le tout. Là, il y a quelque chose qui ne colle pas... Et c'est là la deuxième fonction, à mon sens, de la pensée politique qui serait de s'appuyer sur une pensée convenable de ce qu'est qu'une société, une société où on accorde leur importance aux biens marchands, certes, mais aussi aux biens non marchands, à tout ce qui permet que les gens aient une vie aussi heureuse que possible.

Dans mon livre sur le bien commun, j'ai essayé de combattre cette fausse évidence que les biens marchands, ce serait l'ensemble des biens qu'il importe de produire et de consommer dans la société, alors que ce n'en est qu'une partie.

Pascale Fourier :

Vous avez vu ? François Flahault a repéré tout de suite que je m'égarais dans ma petite question candide en mettant sur le même plan le fait que l'économie n' est pas le tout de la vie sociale et le fait que le système auquel nous étions confrontés n'était pas juste. La pensée politique a toujours mis en avant le problème de l'injustice : c'est incomplet. Il lui faut réfléchir en termes de préservation du biotope humain, d'écosystème relationnel, social, culturel, à préserver et à nourrir...

Pascale Fourier :

Et du coup, la politique prendrait en compte, si l'on retourne au tout début de notre entretien, la réalité anthropologique ?

Une conception politique erronée dès l'abord...

François Flahault :

Oui ! Parce que comme la pensée économique est fondée sur l'idée que l'être humain existe par lui-même. C'est fondé sur la fiction que l'être humain n'a pas à se soucier de son sentiment d'exister parce que de toute façon, il l'a, parce que Dieu le lui a donné. Et donc il aurait seulement à se soucier de son utilité, d'avoir ceci ou cela qu'il estime lui être utile ou profitable. Voilà la base de la pensée économique.

La pensée économique repose sur une anthropologie qui, en gros, s'est mise en place à la seconde moitié du 18^{ième} siècle, et puis on en est restés là. Seulement, aujourd'hui, on sait que ça tient pas le coup du tout, comme je l'ai expliqué tout à l'heure. Il faudrait revoir sa copie, mais très profondément. Et comme les hommes politiques ont suivi les mêmes cours d'économie que tout le monde, eh bien ils pensent la même chose, qu'ils soient de gauche ou de droite ! Les nouvelles connaissances sur ce que c'est que l'être humain et sur ce que c'est que la société n'ont pas encore pénétré dans les élites politiques, du monde entier, pour le moment...

Pascale Fourier :

Moi je trouve ça intéressant, justement, que vous ayez souligné tout ce que vous avez souligné dans vos livres aussi justement parce que ça permet de s'apercevoir qu'il y avait beaucoup d'autres conceptions.

François Flahault :

Oui. J'ai passé une partie de ma vie à essayer de sortir du cadre dans lequel j'avais été formé : la philosophie occidentale, la pensée politique occidentale. Je me suis intéressé à d'autres cultures. Je me suis rendu compte que les anthropologues qui étudiaient des sociétés différentes de la société occidentale voyaient dans ces sociétés une conception qui était très différente. Ces gens, en général, ne peuvent pas séparer le fait d'être un être humain de l'existence sociale : pour eux, ça n'a pas de sens. Ça n'a pas de sens ! On devient un être humain dans la mesure où on participe à une vie sociale et à une culture. C'est absolument évident, pour toutes ces sociétés dites primitives, que la vie sociale a beaucoup plus de valeur que simplement les biens économiques : c'est le fait même d'exister qui est en cause.

Mais nous, dans le monde occidental, on s'est orientés vers une idée différente qui a eu ses côtés positifs et intéressants, une espèce de confiance dans l'individu qui a été très stimulante... qui a été très stimulante, mais qui devient de la présomption quand on la pousse à un degré extrême. C'est de la présomption pure et simple : on s'enorgueillit de quelque chose qu'on ne doit pas en fait seulement à soi, mais qu'on doit au fait d'être « maintenu » par une vie sociale... Il y a donc une forme d'ingratitude qui est inhérente à la culture occidentale.

Pascale Fourier :

C'est peut-être cela que je retiens le plus : il faut apprendre à prendre soin de la société qui nous a fait grandir, qui nous a même fait exister...

Pour une écologie sociale

François Flahault :

... c'est pour ça que j'aime bien la notion d'écologie sociale. Ce ne sont pas seulement les animaux qui vivent dans des écosystèmes : l'être humain aussi vit dans un écosystème, et un écosystème relationnel, social, culturel ! Et donc, il faut qu'il prenne soin de cet écosystème, ne serait-ce que pour son propre bien ! Parce que c'est un cercle vertueux, entre soi et cet écosystème, qu'il faut maintenir. Parce que si cet écosystème se dégrade, eh bien les êtres humains qui sont dedans vont se dégrader, ça, c'est ce qu'on observe partout. On l'observe partout : on a tellement d'exemples sous les yeux de régions du monde dans lesquelles il y a une dégradation de l'organisation sociale, de la transmission culturelle qui fait que les relations humaines se dégradent... et les personnes elles-mêmes en pâtissent considérablement !

Il y a une espèce de conviction tacite, dans la culture occidentale, que l'être humain est en béton, que sa personne lui est donnée comme une espèce de noyau qui est hors d'atteinte de ce qui se passe autour de lui. C'est une conviction qui, dans un premier temps, soutient le sentiment d'exister, parce qu'on a plaisir à penser qu'on est comme ça, qu'on est invulnérable... Et Dieu sait qu'il y a toute une tradition philosophique qui incite à développer cette idée d'invulnérabilité, le stoïcisme en particulier, qui est une doctrine qui a la vie dure... Mais tout ça, c'est bidon ! Les êtres humains sont extrêmement vulnérables ! Ils sont extrêmement vulnérables ; seulement, c'est humiliant de reconnaître cette vulnérabilité... On préfère penser du bien de soi, et penser qu'on est fort. Mais quand cela devient une doctrine générale qui prévaut pour l'organisation sociale, évidemment, il ne faut pas s'étonner si ça fait des ravages...

Pascale Fourier :

Et voilà, c'était la deuxième partie de mon entretien avec François Flahault. Un des éléments fondamentaux de la pensée de ce philosophe est le concept

évoqué furtivement ici du «sentiment d'exister ». François Flahault a consacré deux livres à ce sujet, malheureusement actuellement épuisés, mais dont l'un devrait être bientôt réimprimé, semble-t-il, ouvrage justement intitulé Le sentiment d'exister qui examine les soutiens dont l'individu a besoin, nécessairement besoin, quand il ne cède pas à l'illusion qu'il existe à priori, comme l'Athéna sortie toute armée de la tête de Zeus, quand on accepte son infinie et intrinsèque fragilité. François Flahault ouvre ainsi la porte à un renouveau nécessaire de la pensée politique qui prenne enfin en compte ce que les sciences sociales nous apprennent désormais de l'humain. Je ne peux donc que vous recommander la lecture de ses ouvrages, Le Paradoxe de Robinson, accessible facilement à tous, Où est passé le bien commun, un peu plus ardu, et Le Sentiment d'exister à réparaître bientôt. Bonnes lectures !